

**Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón**  
**Milan, le 18 décembre 2019**

*Texte de référence : L. Giussani - S. Alberto - J. Prades, Engendrer des traces dans l'histoire du monde, Parole et Silence, Paris, 2011, pp. 27-42.*

- *My song is love unknown*
- *La notte che ho visto le stelle*

*Gloire au Père*

« Qu'est-ce qu'un événement ? » est le paragraphe de *Engendrer des traces dans l'histoire du monde* par lequel nous commençons notre travail d'école de communauté aujourd'hui. La première chose que nous devons toujours avoir à l'esprit, et à laquelle nous devons être constamment appelés pour être fidèles au charisme, est la méthode : l'expérience. Vérifions donc par l'expérience : qui a été surpris, dans le travail de cette période, par quelque événement ? Parce que nous avons peut-être travaillé sur le thème de l'événement, mais sans remarquer l'événement quand il s'est produit, et alors l'école de communauté devient un grand faitout dans laquelle nous lançons des mots, mais en faisant cela nous ne faisons qu'augmenter le nihilisme parce qu'il ne se passe rien. Avec le mot « événement » à la bouche, il ne se passe rien. Ne le donnons pas pour acquis, car ce n'est pas avec des commentaires sur l'événement que je me rends compte de l'événement, mais lorsque je suis surpris par l'imprévisible qui se produit. Maintenant, chacun, avec ce qu'il a reconnu, pourra se confronter avec tous ceux qui interviennent pour voir si l'expérience qu'il a faite répond aux questions qui émergent en cours de route.

*Je te remercie pour le chemin d'autoconscience que tu m'aides à faire. Plus le temps passe, plus s'approfondit en moi la conscience du don qu'a été ma rencontre avec le mouvement il y a de nombreuses années. Aujourd'hui, je peux dire que mon désir de suivre le mouvement a grandi et avec lui ma connaissance et mon affection pour le Christ, dont je ressens de plus en plus la « pertinence » pour la vie, dans la plénitude du sens qu'il donne aux choses et à ma personne. Tout cela dépend certainement du fait que, pour moi, les occasions de rencontrer une autorité sont très nombreuses et très convaincantes ; j'ai beaucoup d'amis avec lesquels je n'ai souvent besoin que d'un regard pour être rappelé à qui je suis et pour qui je suis fait. C'est pourquoi, à partir de la journée de début de l'année, je n'ai eu aucune difficulté à retracer le sens des mots « autorité » et « événement » (qui pour moi coïncident) avec ces expériences. Au cours de certaines rencontres de l'école de communauté, il m'a semblé cependant que le rapport entre la rencontre avec le Christ et l'aspect charnel des chrétiens n'apparaissait pas de façon claire ; en particulier, les passages, où l'on parlait de l'ensemble de la réalité comme d'un événement, étaient parfois source de confusion. En regardant mon expérience, les rencontres avec le ciel, les montagnes, les collègues particulièrement vivants, les enfants, les pauvres, les malades, sont certes des événements, mais la possibilité de les reconnaître comme tels, et donc de reconnaître leur lien avec le Christ, me serait impossible sans la rencontre avec l'humanité de Jésus, sans la rencontre qui m'a changé et qui me change. À mon avis, l'événement de la rencontre avec l'incarnation du Christ, c'est-à-dire avec ceux qui ont la foi, est d'un ordre supérieur, il est de nature différente, il a un contenu unique par rapport à tout autre événement. Est-ce que je me trompe quelque part ? Est-ce que je simplifie trop ?*

Comment t'expliques-tu l'affirmation de l'école de communauté selon laquelle « la création est un événement » (p. 29) ? Parce que la création se produit maintenant. Il est important d'avoir cela à l'esprit, parce que tu dis quelque chose de fondamental, mais il faut le comprendre dans le contexte dans lequel cette affirmation est faite. Reconnaître la réalité comme un signe du Mystère, comme quelque chose qui renvoie au Mystère - pas comme le résultat d'un raisonnement, mais comme la reconnaissance d'un fait qui se produit maintenant, que le Mystère fait se produire maintenant -, est à la portée de tous, comme le dit saint Paul au début de la lettre aux Romains : chacun peut percevoir le Mystère « à travers les œuvres qu'il a faites » (*Rm* 1, 20). Il n'y a donc pas d'opposition. Mais tu dis une chose qui historiquement est exacte : bien qu'il y ait cette possibilité exprimée par saint Paul - que nous ne pouvons jamais exclure -, historiquement, à cause de notre condition, à cause de la difficulté, dont parle *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, de saisir le réel quand il se produit en raison d'une blessure que nous avons en nous, en de nombreuses occasions nous n'y arrivons pas, de sorte que cette possibilité ne se confirme pas, ne se réalise pas. C'est pourquoi je m'étonne de voir la façon dont les Évangiles documentent l'expérience quotidienne de Jésus, que nous tenons si souvent pour acquise ; la présence historique d'un homme, Jésus de Nazareth, illustre ce que la vie peut devenir lorsque nous vivons la réalité en remarquant l'événement pendant qu'il se produit : « La dynamique de l'événement décrit chaque instant de la vie : les fleurs des champs que "le Père habille mieux que Salomon" est un événement ; [Jésus la saisit comme elle est en train de se produire : c'est le Père qui habille la fleur avec beauté comme même Salomon ne peut le faire] ; le petit oiseau qui tombe – "et le Père céleste le sait" - est un événement ; "les cheveux de la tête qui sont comptés" sont un événement [.....] qui arrive aujourd'hui encore comme une nouveauté, puisque son explication n'est pas épuisée. Entrevoir dans le rapport avec chaque chose quelque chose d'autre signifie que le rapport lui-même est un événement » (p. 29-30). C'est cela la contribution que Jésus a introduite - comme tu l'as très bien dit - dans l'histoire : sans Lui, nous ne pouvons pas regarder la réalité de cette manière, avec cette immédiateté. Cela n'est possible qu'en appartenant à l'événement qu'Il a commencé à réaliser dans le monde. C'est pourquoi, il est surprenant de voir comment Jésus incarne une modalité de rapport vrai avec le réel, comme pour nous dire : « Jeunes gens, on peut vivre le réel de cette façon, on peut vivre avec la capacité de saisir toute la puissance qu'il a, toute la nouveauté qu'il apporte ». En compagnie de Jésus, cette possibilité peut devenir familière, comme tu es en train de le voir dans ta vie. C'est pourquoi, il vaut mieux pour nous, apprendre Son regard sur le réel, car « si l'homme [c'est la phrase décisive] ne regarde pas le monde comme "donné", comme un événement, c'est-à-dire à partir du geste contemporain de Dieu qui le lui donne [si nous ne le saisissons pas comme Jésus le saisit], celui-ci perd toute sa force d'attraction [nous perdons le meilleur], de surprise et de suggestion morale » (p. 30), et tout devient plat. Le but de la compagnie que Jésus nous fait est précisément cela, que tout reconnaisse comme un événement, devienne familier. Sans Lui, cette reconnaissance serait une exception. Mais parfois - et nous continuons ainsi le travail d'aujourd'hui - la question se pose de savoir si tout est un événement, surtout lorsqu'une situation est douloureuse.

*Dans le travail de l'école de communauté de cette dernière période, une amie nous demande : « Comment peut-on interpréter, regarder de manière objective les circonstances qui se produisent ? ». J'ai gardé en moi cette question et le terme "objectif" les jours suivants en essayant d'éviter le risque de coller dessus une réponse logique qui tienne debout et de clore la question. Quelques jours plus tôt, un de mes petits-enfants, très jeune, est mort subitement d'une crise cardiaque. Quand la nouvelle m'est parvenue, j'étais à la maison. J'étais bouleversé, et la première chose qui m'est venue à l'esprit a été d'ouvrir le livre de l'école de communauté et de commencer à lire. Rien d'autre ne me semblait plus approprié à ce moment-là pour rester face à un fait aussi bouleversant. Alors que je veillais en silence le corps de mon petit-fils à la morgue, les paroles de l'école de communauté, que j'avais dévorée les jours précédents comme jamais auparavant, ont pris*

*vie ; la comparaison entre ce qui se passe là et le sens du mot “événement” que j'avais lu : un fait « “marginalisé” dans l'imprévisible [...] qui émerge dans l'expérience en révélant le Mystère qui le constitue. [...] Une “coïncidence” entre le réel que l'on expérimente et le Mystère. » (pp. 31, 32). Un facteur nouveau et inattendu s'est introduit dans ma blessure ouverte, qui me restituait toute mon humanité, ce que tous mes efforts, aussi bons soient-ils, n'avaient pas réussi à faire. Qu'est-ce que je percevais présent dans mon regard et qui concrètement pacifiait mon cœur dans une situation aussi dramatique - au point de désirer ne plus le perdre -, sinon une présence exceptionnelle réelle, « (à laquelle je peux dire “tu”) qui a dit : “Sans Moi, vous ne pouvez rien faire” ». (p. 37) ? Je t'en prie, aide-moi à comprendre si chaque circonstance est vraiment un événement et si ce terme « objectif » coïncide avec la question de pouvoir saisir « instant après instant, le rapport de chaque chose avec l'origine ! [...] un rapport définitif avec le Mystère », de sorte que « rien ne se perd » de ce que nous sommes, mais que plutôt, comme nous le lisons au point 4, « là se trouve notre bonheur » (p. 33).*

La réponse à ta question est déjà contenue dans ce que tu as dit. Tu dois te rendre compte maintenant de ce que tu as vécu, parce que « dans ma blessure ouverte », comme tu l'as dit, « un facteur nouveau inattendu s'est introduit » qui – ça, c'est la puissance du Christ ! - te restitue toute ton humanité, pour pouvoir voir tout ce qui est en train de se produire, cette exceptionnalité unique qui te permet de dire « Tu » même dans cette situation, à l'intérieur de cette situation, pas à côté, pas après, pas avant, et sans laquelle tu serais vaincu. C'est la réponse à ta question : toute circonstance, aussi douloureuse soit-elle, peut devenir une occasion de reconnaître l'exceptionnalité de l'événement qui se produit sous tes yeux. C'est pourquoi, il est fondamental que rien ne nous soit épargné, car nous devons Le voir vaincre là, et pas ailleurs. Qui a vu le Christ être vainqueur au milieu d'une situation douloureuse ?

*En lisant le programme de la retraite de la Fraternité, j'ai pensé à l'expérience de paternité que j'ai vécue, sans le vouloir, ces derniers mois, en accompagnant ma mère dans la maladie. La nouvelle est tombée comme un coup de tonnerre et après une série d'appels téléphoniques, j'ai compris que la situation était très grave. J'ai immédiatement alerté quelques amis pour m'aider à comprendre, car la réalité me faisait très peur. Aucun des médecins n'a eu le courage de mentionner quoi que ce soit à ma mère, ils m'ont laissé le soin de lui annoncer la nouvelle. Vous pouvez imaginer la fatigue et la douleur. Cela me semblait être la négation totale de mon désir d'éternité, qui, même à ce moment-là, était plus clair que jamais. J'étais en colère et déçue. Pourtant, dans la fatigue qui accompagnait mes journées, il y a toujours eu un fil rouge, représenté par les visages de quelques amis, de mon mari et de mon fils, qui ne m'ont jamais abandonnée. Quand beaucoup de gens me disaient que la vie n'est qu'une grande injustice, ces visages m'obligeaient à rester dans le présent. C'était leur présence qui m'interrogeait sur ce qu'il y avait de bon pour moi dans le présent. Ainsi, dans la douleur, une stupeur et une gratitude ont commencé à faire leur chemin d'une manière complètement inattendue. Quand les choses se sont précipitées, ma mère a été hospitalisée. L'accompagner a été l'énième épreuve. À peine arrivée, j'ai découvert qu'un ami prêtre était aussi hospitalisé. Quand je suis allé le voir, je n'ai pas réussi à me contenir et je lui ai sorti toutes mes questions et mes objections. Je lui suis reconnaissante parce qu'il n'a jamais essayé de me donner des réponses, il a seulement valorisé mon désir infini de sens, de justice, de beauté. Sa paternité et la compagnie de quelques amis m'ont fait changer. J'ai dû me rendre à l'évidence qu'il y avait un bien pour moi. A un certain moment, mon regard sur les choses n'était plus le même. J'étais profondément affligée, mais sereine, je n'étais plus en colère. Je regardais aussi ma mère d'une manière différente ! Je me suis rendu compte que, jusqu'alors, je l'avais regardée à cause de sa maladie, mais maintenant il semblait clair qu'elle était bien plus que sa maladie. Un des moments où j'ai expérimenté le plus cette bonté a été quand mon ami prêtre s'est levé et a parcouru tout le couloir à pied pour venir donner, penché sur elle, l'absolution à ma mère mourante. À ce moment-*

*là, c'était comme si Dieu s'était penché sur nous et nous avait embrassés. Mon père - avec tout son vécu, lui qui a toujours gardé ses distances avec l'Église - a voulu connaître le « prêtre roc », comme il l'a appelé. Quand je l'ai vu parler avec mon père de façon aussi paternelle, je me suis vraiment demandé « qui était cet homme » qui, à travers un corps fragile et malade, l'attirait, même lui, au point qu'il se rende aux funérailles quand ce prêtre est mort. Ce dont j'ai le plus besoin en ce moment, c'est de pouvoir revivre chaque jour l'expérience de ces mois. Parce que le passé ne me suffit pas ! J'ai besoin de voir, tous les jours, au moins un instant, les signes de Sa présence. J'ai besoin de savoir aujourd'hui qu'Il est avec moi tous les jours jusqu'à la fin du monde.*

Donc, dans la douleur, « de façon tout à fait inattendue, l'étonnement et la gratitude ont fait leur chemin ; [fruit d'une paternité vécue] j'étais profondément affligée mais sereine ». Le Christ n'est pas venu pour nous épargner la douleur, mais pour se faire compagnon de notre vie, afin que nous puissions la vivre avec un sens. Que faut-il pour pouvoir le vivre constamment tous les jours ? C'est la grande question, dans la mesure où, comme nous le lisons au point 4 de l'école de communauté, l'événement est « le mot le plus difficilement compris et accepté », parce qu'il y a, en nous, une résistance qui ne peut être vaincue que « par qui a le cœur pur et une âme d'enfant » (p. 31). Ce n'est pas qu'il ne se produise pas quelque chose, mais il faut une simplicité pour le reconnaître. Il n'y a que cela qui peut nous réveiller à nous-mêmes et à la vérité de notre vie. Où l'avons-nous vu se produire ?

*Il y a quelques jours, nous avons fait un dîner d'anciens camarades de lycée : avec certains, cela faisait plus de trente ans que nous n'avions plus eu de contact. L'idée m'est venue : j'ai tout organisé, ce fut une très belle soirée. À la fin de la soirée, j'ai lu à haute voix, comme dédicace à chacun, quelques vers de Mia giovinezza d'Ada Negri (« Je ne t'ai pas perdue. Tu es une autre, plus belle / Tu aimes, et tu ne penses pas être aimée : à chaque [...] enfant qui naît, à Dieu [...] tu rends grâce dans ton cœur ») et j'ai dit que c'est ainsi que je ressens ces années et mon présent (une personne a voulu prendre la photo de la page du livre). Puis j'ai remis à chacun une affiche enroulée avec un ruban comme carte de vœux. Ils l'ont ouvert, l'ont lue, certains ont été frappés par les mots du texte manzonien : « J'ai besoin de vous entendre, de vous voir ; j'ai besoin de vous ! ». Ils étaient tous étonnés et reconnaissants du simple fait que j'aie eu cette pensée pour eux. Je me suis sentie libre de communiquer sur moi-même, reconnaissante pour la rencontre qui m'a prise quand j'avais seize ans, quand Dieu m'avait donné ces camarades et notre professeur, et qui, sans mérite, continue à m'arriver maintenant. Quel contre-coup que de lire à la page 39 de l'école de communauté : « La personne avec qui nous entrons en contact devient "rencontre" si nous la trouvons engagée de façon "différente" (avec une diversité qui attire) dans toutes les choses les plus banales. Autrement dit, cette personne dévoile et propose à notre existence une différence qualitative dans la manière de parler, de manger, de boire, si bien que nous sommes bouleversés de découvrir que manger et boire peuvent avoir une signification absolue, qu'une plaisanterie peut avoir une portée éternelle. » Cette pensée m'est venue aussi en regardant mes élèves, chaque jour, chaque année, les garçons et les filles de GS, ceux qui sont maintenant à l'université, les "petits premiers" qui sont à GS cette année : qu'en sera-t-il d'eux ? J'ai été comme ça aussi, et combien cette réalité fragile a porté ses fruits grâce à l'œuvre d'un Autre ! Ainsi, chaque mercredi, nous allons à l'école de communauté pour voir ce que le Seigneur fait se produire dans notre vie ; et il arrive qu'un jeune intervienne et dise qu'il ne sait pas ce qui l'attire à notre réunion chaque semaine, mais qu'il commence à attendre avec impatience le jour de l'école de communauté et du groupe-étude. Et on parle, on se compare avec les réponses déconcertantes de don Gius, avec les tiennes, Carrón, et avec celles de don Pigi, qui nous proposent celles de Jésus. On s'aide mutuellement à comprendre et ensuite on se laisse le temps de mûrir ces provocations, ces questions, en invitant à la fidélité à un chemin, partageant entre nous, adultes, les pas, les propositions, les observations. C'est ainsi que je me surprends à L'attendre en tout, dans les rapports familiaux, même dans le retour de Milan de mes enfants plus*

*âgés, dans les couloirs et dans les classes à l'école, dans les interrogations qui m'attendent demain. Merci pour ton amitié et ta paternité.*

Quand on a cette pureté de cœur, que le dernier arrivé peut nous témoigner - comme ces anciens camarades de classe ou les jeunes de GS qui veulent voir, chaque semaine, ce que le Seigneur fait arriver, jusqu'à ce jeune garçon qui attend avec impatience le jour de l'école de communauté ! -, on commence à intercepter n'importe quel signe de cette nouveauté qui demeure présente dans l'histoire. Puis nous lui laissons le temps de mûrir, selon un dessein qui n'est pas la nôtre. Il est étonnant de faire la comparaison avec ce qu'écrit Giussani, qui nous témoigne toujours, en parlant de ces choses, par un signe, quelle est son expérience : « Quelle intensité de vie attend celui qui saisit, instant par instant, le rapport de chaque chose avec l'origine ! [c'est à cette intensité que nous sommes appelés ; nous ne sommes pas ici pour perdre notre temps en nous la racontant, parce que nous sommes appelés à faire l'expérience de cette intensité dans chaque chose que nous touchons] [...], et là se trouve notre bonheur » (p. 32). Il n'utilise pas des mots banals, mais denses de contenu, qui expriment une intensité humaine. Donc, la vérification, si nous saisissons vraiment l'événement quand il se produit, est que la réalité acquiert cette intensité et nous apporte du bonheur parce qu'elle est pleine de cette attraction dont nous parlions. C'est pourquoi, il est décisif d'accepter de prendre ce chemin en suivant la manière dont le Mystère le fait arriver. Mais la dramaticité réapparaît toujours. En quoi consiste-t-elle ?

*Comme tu le disais à l'instant, au point 4 de l'école de communauté, on lit : « Quelle intensité de vie attend celui qui saisit, instant par instant, le rapport de chaque chose avec l'origine ! Chaque instant a un rapport définitif avec le Mystère et, en conséquence, rien ne se perd : nous existons pour cela, et là se trouve notre bonheur. ». Mais, bien souvent, je vis exactement comme décrit dans les lignes suivantes : « Il y a cependant une blessure du cœur qui provoque une déformation dans l'homme : il ne parvient plus avec ses seules forces à demeurer dans la vérité » (p. 33). Il y a quelques jours, un collègue me disait qu'il voulait faire des sciences et ne pas se noyer dans la bureaucratie, les délais. A moi aussi, il m'arrive souvent de penser : « J'ai étudié pour faire certaines choses et je dois perdre du temps avec d'autres choses ». Les mille exigences du quotidien qui semblent t'éloigner de ce que tu devrais faire, sont-elles aussi événement ? Sont-elles un obstacle ou indiquent-elles un chemin ? En te voyant, toi et certains amis, je reconnais des personnes qui ne vivent pas comme ça, mais cela semble ne pas être suffisant.*

Alors : les tâches de tous les jours, ce quotidien qui « coupe les jambes » (Pavese), sont-elles juste obstacle ou bien aussi un chemin ? La vie est une vocation, nous marchons vers le destin à travers ces choses ! Qui l'a découvert ?

*Bonjour, Julián.*

Salut. Comment l'as-tu découvert ?

*C'est une période un peu fatigante à cause de nombreuses choses qui sont arrivées, et dernièrement, s'est rajouté aussi une de mes collègues qui me traite vraiment mal. Un jour, elle a dépassé les bornes et je suis rentrée à la maison réellement éprouvée. J'ai ruminé sur ce qui s'était passé et j'ai décidé que je « devais résoudre ! » la chose. Je me suis dit que j'avais deux chemins à suivre : une confrontation directe, et donc une belle dispute, ou bien une attitude que je considérais plus « chrétienne » de tolérance et de patience. Le lendemain, je me rends au bureau en voiture comme d'habitude, avec cette préoccupation, quand soudain, à un rond-point, un ami passe devant moi en voiture ! Je commence à klaxonner, il me reconnaît et m'appelle. Et nous commençons ainsi une belle conversation, où l'on parle de notre vie, de notre désir. Une demi-heure de respiration ! Je ne lui ai même pas parlé du problème avec lequel je m'étais levé ce matin-là, mais quand je suis entré dans le bureau et que j'ai vu ma collègue, j'étais si heureuse que j'avais seulement envie de l'embrasser ! Je n'ai pas pu le faire parce que nos rapports ne le permettent pas, mais je me suis*

*arrêtée pour la saluer avec joie. Le soir - comme mon ami me l'avait suggéré pour ne pas « perdre » les choses qui se produisent – j'ai lu quelques lignes de l'école de communauté, en particulier : « Le christianisme est un événement. Il n'y a pas d'autre terme pour en indiquer la nature : ni le mot loi, ni les mots d'idéologie, de conception ou de projet. Le christianisme n'est pas une doctrine religieuse, une suite de lois morales, un ensemble de rites. Le christianisme est un fait, un événement : tout le reste n'en est que la conséquence » (p. 24). Je crois que l'autre matin, c'est cela qui est arrivé. Merci beaucoup pour tout.*

Face à une difficulté, notre première hypothèse de réponse est la confrontation ou la patience ; mais il existe une autre possibilité : que l'imprévu se produise, comme ce matin-là, qu'à travers une rencontre fortuite, quelque chose de nouveau fasse irruption et brise ce mécanisme - ou la confrontation ou la patience -, quelque chose qui ne nous épargne pas la fatigue, mais qui nous libère : une présence nous envahit qui nous donne envie d'embrasser celui que nous considérons comme un ennemi. C'est pourquoi, pour revenir à l'intervention précédente, chaque occasion d'obstacle est une opportunité pour reconnaître l'événement qui se produit. Et ceci nous fait comprendre la différence entre sens religieux et foi, dont Giussani parle au point 5 du chapitre.

*Il y a un an et demi, lors d'une assemblée, tu m'as rappelé à reconnaître et à me fonder sur autre chose que mes raisonnements - qui sont incapables de stopper net ni moi, ni aucun autre -, mais aux faits qui me frappent. Ces jours-ci, l'alternative très concrète était entre certaines de mes réflexions et le fait d'un simple dîner, où je m'étais rendu compte que j'étais préféré par le Mystère. Pendant cette assemblée, tu m'as arrêté dans mes analyses, en insistant : « Le dîner ! Le dîner ! » Les pensées ou les faits.*

*Le message m'est parvenu haut et fort. Je l'ai mis aussi comme devise sur mon profil social : « Le dîner ! ». Le chemin qui s'est ouvert a été d'une intensité fascinante, parce que les faits, toujours là devant moi, ont commencé à être plus significatifs. Je me suis découvert continuellement appelé à accepter ce qui se passe en moi devant les faits, à les suivre, à parcourir un chemin qui s'ouvre entre un fait et un autre. Et les faits exceptionnels se sont multipliés au-delà de toute proportion. Ces derniers temps, comme tu le sais, je redécouvre le chemin de John Henry Newman, devant présenter le livre du mois (J.H. Newman, *The Heart of the World. Anthology of Writings*, Bur, Milan 2011) à de nombreux amis. Je le connais depuis une dizaine d'années, mais aujourd'hui il me parle avec une intensité nouvelle, car son chemin est précisément cette obéissance aux faits, au point de reconnaître dans l'expérience l'autorité du Christ et de l'Église. Il y a deux soirs de cela, à la messe, écouter l'Évangile de la rencontre entre Jésus, et certains chefs des prêtres et anciens du peuple qui Lui demandent : « Par quelle autorité fais-tu cela ? Ou alors qui t'a donné cette autorité pour le faire ? » m'a ému. L'Évangile note que Jésus leur répond en ne leur posant qu'une seule question, qui les oblige à se confronter à leur expérience : « Le baptême de Jean venait-il du ciel ou des hommes ? (Mc 11, 28-30). Au fond, lors de l'assemblée il y a un an et demi, j'ai été regardé de la même façon. Rappelé à la méthode de l'expérience. Ces chefs et ces anciens ont également été confrontés par Jésus à ma propre alternative : tirer des conclusions de mes propres analyses et de celles des autres ou s'en tenir à l'exceptionnelle correspondance des faits. Avec cette question, Jésus les met face à la réponse qu'ils possèdent déjà dans l'expérience. En fait, en échec, ils doivent faire semblant de ne pas savoir. Cet appel à regarder ce qui se passe en moi devant le fait en tant que correspondance exceptionnelle, est le geste qui exalte le plus ma liberté et qui me permet de cheminer à la première personne. À ce propos, un passage de l'école de communauté me surprend : « La réponse à la problématique chrétienne ("Qui est Jésus ?") est déduite de conceptions préétablies sur l'homme et le monde. Pourtant, Jésus affirme en réponse : "Regardez mes œuvres", autrement dit : "Regardez-moi !". Mais on l'élimine avant de le regarder et de le prendre en considération » (p. 37). Dans ton invitation à faire attention au « dîner » tu me rappelais d'être attentif à l'événement de Jésus ! Merci.*

C'est à cela que l'événement du Christ nous rappelle constamment, et nous pouvons nous éduquer à suivre les faits ou rester coincés dans nos analyses, ce qui est la façon dont nous nous débarrassons de l'événement. Ce n'est pas que nous ne le voyons explicitement, mais nous l'éliminons, de fait, de l'horizon de nos vies sans un battement de cils. Mais même devant l'appel de Jésus : « Regardez mes œuvres », c'est-à-dire : « Regardez-moi ! » on peut rester suspendu à mi-chemin. Comment cela peut-il arriver ?

*Il y a une chose que je réalise ne pas avoir saisie à fond. Au début du point 6, Giussani dit : « Le visage de Jésus se manifeste sous l'aspect de visages humains ». Et plus loin : « La rencontre [...] est donc l'apparition de l'événement du Mystère présent dans la précarité d'un phénomène humain » (pp. 38-39). Je crois avoir saisi la portée de ces affirmations parce que, si je repense à mon histoire, même brève, c'est exactement ce qui s'est passé, au point que dans cette rencontre, le Christ m'a demandé toute ma vie. Ceci a été clair dès le début, et dès le début dans la rencontre, Il s'est révélé avec ses traits incomparables. Aujourd'hui, ma question est la suivante : précisément à cause de cette circonstance aussi déterminante, la rencontre que j'ai faite m'a lié au Christ en me liant à « l'aspect humain » sous lequel Il s'est manifesté la première fois. Et pourtant, il me semble parfois que le lien avec ces personnes obscurcit, à cause d'une distraction de ma part, le point de départ. Je me sens liée à ces personnes, je les aime beaucoup. Point, je me sens bien ainsi. Mais quand je me rends compte de ce « bien ainsi » je me sens triste. Comment puis-je être aidée à garder toujours mon cœur éveillé par rapport à Celui qui me donne et m'a donné ces visages, sans les absolutiser ou les réduire ?*

Pour saisir notre humanité, Jésus s'est fait chair et continue à être chair en venant à nous à travers des visages, comme tu le dis. Mais très souvent - comme nous devons souvent l'admettre - nous nous arrêtons à ces visages, et nous disons : « C'est bien ainsi ». Et quand nous voyons que cela n'est pas correspondant à ce que nous désirons vraiment, nous commençons à nous faire des reproches. Nous sommes de pauvres gens, alors quelle surprise est-ce si parfois nous nous bloquons et nous restons liés aux visages sans en saisir la signification ? Mais tu as raconté une chose qui, selon moi, est très importante pour un chemin humain. Quoi ? Que tu t'es sentie triste. Comme tu vois, le Mystère nous donne immédiatement un signe au sein de notre expérience : quand on reste sur le seuil des visages et que les visages ne sont pas un moyen de découvrir Celui auquel ils renvoient, une correspondance se perd et la tristesse apparaît. Cela signifie que le Mystère ne nous laisse jamais sans signes qui nous suggèrent le pas à faire. Et c'est précieux pour ceux qui, comme nous, veulent faire un chemin humain. Que nous ayons besoin de temps pour atteindre le but est normal, nous sommes de pauvres gens, il ne faut pas se scandaliser pour cela ; la question est de savoir si nous utilisons n'importe quel signe que le Mystère nous donne dans l'expérience pour ne pas nous bloquer, et alors tout fait partie du chemin. Nous vérifions constamment, dans l'expérience, la vérité de ce que nous vivons, c'est pourquoi nous devons être attentifs aux alertes qui confirment, ou nient, si nous sommes restés sur le seuil, ou si nous sommes vraiment arrivés au sens ultime. Il y a un passage de l'école de la communauté qui est décisif pour comprendre cela aussi. Quelqu'un l'a-t-il identifié ?

*En faisant l'école de communauté, la question de la rencontre en tant que « fait historique totalisant » m'a beaucoup touchée. J'ai cinquante-sept ans, et je suis dans le mouvement depuis l'âge de quatorze ans. J'ai fait tellement de rencontres, dont certaines ont été fondamentales et ont donné une orientation à ma vie. J'ai rencontré des personnes qui m'ont rendu visible le visage de Jésus. Il est vrai que je me souviens du jour et de l'heure de cette rencontre. Mais le temps presse et, ces derniers temps, ce qui est totalisant semble être la dureté de la vie. Chaque jour est une lutte avec les problèmes qui continuent à surgir au travail, la fatigue dans les rapports et la déception pour ce que je n'arrive pas à faire. Cependant, en lisant l'école de la communauté, j'ai été frappée*

*par la dernière partie du point 6 : « Par sa nature totalisante, cette relation devient la forme vraie de chaque relation, la forme avec laquelle je regarde la nature, moi-même, les autres, toute chose. Si une rencontre est totalisante, elle devient non seulement le contexte mais la forme de chaque rapport » (p.42). Je voudrais comprendre ce passage de manière existentielle, car je sens que pour moi c'est crucial. Que signifie le fait qu'une rencontre devienne « la forme vraie de chaque relation » ?*

C'est très beau que vous soyez si nombreux à avoir saisi la signification de ce paragraphe ! Qui nous aide à comprendre ?

*Je commence avec deux phrases qui m'ont frappée en lisant l'école de communauté de cette période, car elles ont beaucoup à voir avec ce que j'ai vécu ces quatre dernières années. À la fin du point 4, Giussani dit : « L'expérience quotidienne révèle que les hommes tendent à identifier la totalité de la vie avec quelque chose de partiel et de limité. Sortir de cette partialité n'est pas de notre ressort : aucun d'entre nous ne parvient seul à poser un regard vrai sur le réel » (p. 33). Et au point 6, à un certain moment, il dit : « La rencontre, qui marque le début d'un chemin, est un moment que l'on peut situer dans le temps et dans l'espace, qui survient à un moment précis que l'on peut indiquer sur une montre. La vie est donnée pour approfondir cet instant » (p. 41). La rencontre est un fait historique totalisant. Il y a quatre ans, je me suis mariée et mon mari et moi avons immédiatement commencé à essayer d'avoir un enfant, un enfant qui n'est pas encore arrivé. Il y a eu des moments vraiment difficiles, où les pleurs étaient de rigueur, et personne, de mon mari à mes amis, ne pouvait me calmer. Tout pour moi dépendait de cet enfant qui n'arrivait pas (comme le dit Giussani : j'identifiais la totalité de ma vie avec quelque chose de partiel, comme si la seule possibilité de bonheur pour moi était la réponse que j'avais en tête à mon désir de maternité). Mon mari, à un certain moment, m'a dit : « Allons voir le prêtre qui nous a mariés ». Sachant que l'une des premières choses qu'il me demanderait serait : « Tu fais l'école de communauté ? », je me suis bougée et j'ai commencé à lire l'école pour ne pas toujours lui répondre non... Et quelle respiration ! Nous étions en train de lire Pourquoi l'Église ? à un certain moment Giussani dit : « La fonction de l'Église dans l'histoire [...] est donc le rappel maternel à la réalité des choses : l'homme dépend de Dieu. [...] Si la conscience de la dépendance originelle [...] est vécue, tous les problèmes se placent dans une position qui facilite leur solution. [...] De fait, il s'agirait d'un regard tourné vers Quelque chose de plus grand que le problème en soi et qui pourrait mettre toute chose dans la perspective d'un chemin favorable. » (Pourquoi l'Église, Le Cerf, Paris, 2012, pp. 193, 195, 196). En plus de l'école de la communauté, j'étais entourée de mon mari et de mes amis. Jusqu'au jour où une amie m'a appelée pour me dire : « Tu tombes enceinte, tu es heureuse, mais ensuite tu te rends compte que même cela ne te suffit pas. La question c'est : où appuyons-nous nos vies ». Immédiatement et inexplicablement, j'ai cessé de pleurer du jour au lendemain. J'ai changé, je suis sereine (au point de pouvoir vous raconter tout cela sans pleurer), et je n'ai pas changé à travers une définition, mais à travers des visages et des faits. Je me suis retrouvée en chemin, avec un regard nouveau sur ma fatigue maintenant, bien qu'elle continue d'être là. Ce que je trouve en moi est une joie qui ne vient pas de moi, qui me permet de me confier complètement au dessein d'un Autre et qui me remplit de gratitude ces derniers temps. La fatigue est là et demeure, mais on peut la regarder sereinement. Saint Augustin a dit : « Mon cœur est sans repos tant qu'il ne repose en Toi ». Il faut qu'un Autre remplisse ma vie pour que je lâche prise par rapport à ce que j'ai en tête. Je ne peux enlever mon désir, car il est là. Mais maintenant, je ne tombe plus dans la prétention que la réponse vienne comme je l'ai en tête, mais je suis en position d'attente qu'un Autre réponde à mon désir, je suis tendue tout entière pour saisir cette réponse. En repartant du Christ, cette difficulté n'est plus un fardeau écrasant. Dès que je m'éloigne du Christ, l'anxiété et la peur prennent le dessus, mes pensées prennent le dessus, les pleurs gagnent. Au contraire, quand je pars de Lui, le jugement ultime est cette joie et cette paix fondamentale qui ont envahi ma vie. Et en*



*regardant toute ma vie, je sais qu'Il ne me trompe pas. C'est vraiment vrai que lorsque je décide de repartir du Christ, la présence du Seigneur rend ma vie plus vraie, plus savoureuse, plus humaine, plus belle ; et ceci est un miracle (à mes yeux et aux yeux des autres). Merci pour la compagnie que tu me fais et le chemin que tu me montres.*

Quand je t'ai entendu le raconter la première fois, cela m'a beaucoup frappé, car cela a éclairé le dernier passage du point 6, dont on parlait avant : on peut rester dans le mouvement comme un « lieu de relations » et continuer à pleurer sur un désir inassouvi. Tu étais dans un lieu de relations, et pourtant tu continuais à pleurer, tu continuais à te fixer sur une partialité ; la rencontre faite n'arrivait pas à devenir totalisante. La semaine dernière, je suis allé en Hollande et je me suis retrouvé face à deux couples qui m'ont dit qu'ils étaient dans la même situation de ne pas pouvoir avoir d'enfants. Mais l'une des deux femmes, voyant la joie sur le visage de l'autre, a commencé à faire de cette rencontre la forme avec laquelle vivre sa situation. Et ça l'a fait changer. Souvent, nous pouvons vivre la vie du mouvement comme un lieu de relations, et pleurer, ou nous lamenter, parce que nous ne reconnaissons pas la nouveauté qu'il introduit. Si le mouvement ne devient pas totalisant, c'est-à-dire s'il ne devient pas « la forme vraie de chaque relation » (p. 42), nous pouvons rester dans le lieu des relations et continuer à être déterminés par ce qui ne va pas (ne pas avoir d'enfants, ne pas avoir de promotion au travail comme on s'y attendait, avoir un collègue qui rend fou). Et, en fin de compte, cela nous crée des problèmes et nous déçoit. Mais dès que quelqu'un nous fait une suggestion qui nous fait faire l'expérience de la rencontre comme totalisante, c'est-à-dire forme de chaque relation, alors tout change. Si elle n'entre pas au cœur de l'expérience, la rencontre n'aura pas d'incidence sur la vie. C'est pourquoi je te remercie, toi et les amies que j'ai rencontrées en Hollande, parce que vous avez rendu charnel à mes yeux ce passage de l'école de communauté, qui me semble précieux pour tous, parce qu'il nous donne une suggestion pour le chemin. Si la rencontre n'est pas totalisante, c'est-à-dire si elle ne devient pas la forme et la modalité de chaque relation, le christianisme ne pénètre pas dans les entrailles, et donc nous continuerons à pleurer, à être déterminés par nos partialités et par ce qui ne va pas. Jésus ne nous a pas promis que tout irait selon nos pensées. Ce qui m'étonne le plus dans cette histoire, c'est que ces trois personnes continuent à ne pas avoir d'enfant et que leur visage à toutes les trois a changé ! Le visage ne change pas parce que mon image d'accomplissement du désir se réalise, mais parce que le Christ entre dans notre chair de façon totalisante.

C'est cela Noël. C'est pour cela que le Christ est venu, pour entrer dans les entrailles de notre besoin et pour y répondre de façon surprenante. Ainsi, quelle que soit la situation dans laquelle nous nous trouvons, ce sera un beau Noël pour tous !

La prochaine école de communauté aura lieu le mercredi 22 janvier à 21h. Ce mois-ci, nous travaillerons sur les points 7 et 8 du premier chapitre du livre *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*.

Le livre du mois de janvier et février sera *Le mie lettura (Mes lectures, non traduit en français)* de don Luigi Giussani qui contient quelques-unes de ses « lectures », faites en diverses occasions sur des auteurs qui lui sont chers. On peut voir comment pour lui ce fut un « événement » de lire Leopardi, Pascoli, Rebora, Péguy, Eliot et beaucoup d'autres. C'est donc une contribution précieuse de connaître le parcours surprenant de don Giussani dans lequel émerge toute sa passion pour l'humain, avec laquelle chacun de nous, lettré ou non, peut se comparer. Le livre vient d'être réédité par BURSaggi.

En ce Noël, demandons au Seigneur de pouvoir céder, de dire oui à la modalité selon laquelle Il vient à notre rencontre. Sans le « oui » de la Vierge, nous ne serions pas ici. Sans le « oui » de don Giussani, aucun d'entre nous - mais vraiment aucun ! - serait ici. Sans ton « oui » et mon « oui »,

maintenant, il n'y en aurait pas d'autres. Vivons donc Noël en regardant la puissance avec laquelle le Christ entre dans notre vie - comme Il est entré dans la vie de saint Joseph et des bergers - et de ce regard naîtra la joie que nous pourrons témoigner à nos frères humains, en cette époque où le nihilisme imprègne toujours plus toute la culture.

Joyeux Noël à tous.

*Veni Sancte Spiritus*